

HUMAN POWERED

Cycle Stan et Eva · Volume 1

60 vies

Benoit Puissant

EXTRAIT

Prologue et chapitre I

humanpowered.be

Prologue

Orbite

Orbite terrestre – 2128

— Bon sang, Némy, où est-ce que tu as encore foutu le papier toilette ?

— Qu'est-ce qui te fait croire que c'est moi ?

Derrière la porte des toilettes, Mirella Stoïan poussa un grognement exaspéré. Des années de sécurité rapprochée sur le Niobé ne l'avaient pas préparée à ce genre de cohabitation.

— Parce qu'on n'est que deux à bord, crétin !

Un silence. Puis un bruit de pas feutrés. La porte s'entrebâilla et une main androïde, aux articulations parfaitement huilées, passa le rouleau de papier toilette comme on tend une offrande sacrée.

Mirella le lui arracha des doigts et claqua violemment la porte.

— Depuis qu'on lui a greffé un vrai système digestif... il devient insupportable, murmura-t-elle pour elle-même.

De l'autre côté, Nemesis ne put retenir un rire bas, presque humain.

Trois minutes plus tard, Mirella émergea, les traits encore crispés par la mauvaise humeur. Elle traversa les coursives étroites de la station jusqu'au poste d'observation.

Nemesis était déjà là, affalé dans un des fauteuils de commande, les pieds nonchalamment posés sur la console. Il sifflotait un vieil air terrien.

— Toi... je vais finir par te démonter pièce par pièce, grogna-t-elle.

— Ah bah, tu ne vas pas en faire tout un drame non plus.

Mirella ferma les yeux, serra les poings, puis les rouvrit et se tourna vers l'immense baie vitrée qui dominait la salle.

La vue lui coupa le souffle, comme à chaque fois.

La Terre n'était plus bleue.

Trois ans après l'impact de la comète, la planète ressemblait à une énorme braise mourante flottant dans le vide. D'épais tourbillons de poussière et de cendres enveloppaient entièrement le globe, formant un suaire ocre et grisâtre qui masquait presque entièrement les continents. Là où autrefois brillaient les reflets des océans, on ne distinguait plus qu'un brun sale, strié de veines rougeoyantes — les immenses incendies qui continuaient de ravager les forêts et les mégapoles carbonisées.

De temps à autre, des éclairs silencieux zébraient l'atmosphère saturée, comme si la planète elle-même continuait de convulser. Les calottes glaciaires avaient disparu. Les grands fleuves n'étaient plus que des cicatrices sombres et tortueuses. Même la nuit, le côté obscur ne montrait presque plus aucune lumière humaine : seules quelques rares lueurs orangées, faibles et vacillantes, trahissaient la présence obstinée de survivants.

Une Terre blessée à mort. Une Terre qui refusait encore de mourir tout à fait.

— On a eu un contact récent ? demanda Mirella, la voix plus basse.

— Oui. Tout est... optimal, répondit Nemesis d'un ton neutre. Disons qu'ils vivent leur vie. Comme ils peuvent.

Mirella resta un long moment silencieuse, le regard rivé sur ce monde agonisant.

— Bien. Je vais aller me coucher. Tu me réveilles dans trois mois ? On fera le point.

— Trois mois, c'est court. Il n'y aura probablement aucun changement notable.

— Peut-être. Mais je veux en avoir le cœur net.

— Si tu veux, je peux m'en charger et te faire un rapport synthétique à ton réveil...

— Non. Laisse. On en rediscutera plus tard. Bonne nuit. Tu peux te mettre en veille.

Elle tourna les talons et se dirigea vers les caissons de stase. Au moment où elle atteignait le sas, la voix de Nemesis s'éleva une dernière fois, plus calme :

— Mirella ?

— Oui ?

— Je vais rester encore un peu, si ça ne te dérange pas.

Elle s'arrêta, le regarda par-dessus son épaule. Puis son regard glissa vers la baie vitrée, vers cette boule sale et rougeoyante qui avait été leur berceau.

— Comme tu veux, Némy.

Elle disparut dans le couloir.

Nemesis resta seul face à la Terre. Il retira lentement ses pieds de la console et se redressa. Son visage androïde, aux traits trop parfaits, se fit étrangement pensif tandis qu'il observait les volutes de poussière qui masquaient les cicatrices de l'impact.

Il ne sifflotait plus.

— Alors fréro, qu'est-ce que tu deviens ?

CHAPITRE I

Colporteur

Colporteurs

Quelque part entre Lyon et Clermont — Monde 1

La route nationale avait rendu l'âme depuis longtemps.

Eva négocia un nouveau nid-de-poule sans ralentir, les mains fermes sur le guidon, les yeux derrière ses lunettes de motard fêlées qui ne la quittaient jamais. Le side-car tressauta, les bidons d'huile s'entrechoquèrent à l'arrière, et Stan posa instinctivement une main sur le MP40 posé en travers de ses genoux.

Rien. Juste le vent dans les herbes folles qui avaient repris possession des bas-côtés.

Il se détendit.

Les plaines s'étiraient de chaque côté — vastes, silencieuses, d'un beige sale que le soleil de fin d'après-midi ne parvenait pas à réchauffer. Des pylônes électriques rouillés penchaient comme des ivrognes. Une pancarte autoroutière à moitié arrachée indiquait encore Clermont-Ferrand 47 km dans une typographie qui appartenait à un autre monde. Les champs n'étaient plus des champs — juste de la friche, de la ronce, et de temps en

temps la carcasse d'une machine agricole que personne n'avait eu l'énergie de déplacer.

— Tu vois ce que je vois ? dit Stan.

— Le panneau ?

— Le panneau.

— Quarante-sept kilomètres. On est dans les temps.

— On est dans les temps, confirma-t-il. C'est presque décevant.

Eva tourna légèrement la tête vers lui sans quitter la route des yeux.

— Tu voulais des ennuis ?

— Non. Je voulais juste pas avoir à expliquer à Thibault pourquoi on est en retard.

— On n'est jamais en retard.

— C'est ce que je dis.

Le side-car ronronnait. Pas fort — le moteur avait connu des jours meilleurs, comme tout le reste — mais régulièrement, avec cette obstination tranquille des vieilles machines qu'on entretient bien.

Devant eux, à l'horizon, le plateau du Livradois commençait à se dessiner. Et sur les hauteurs, accrochée à son éperon rocheux comme elle l'était depuis huit cents ans, Ambert montrait ses remparts.

Pas les remparts d'origine — ceux-là avaient disparu depuis des siècles. Mais les nouveaux. Construits en dix ans avec ce qu'on avait trouvé : parpaings, ferraille récupérée, pierres des maisons abandonnées en contrebas. Moins élégants que les anciens. Nettement plus solides.

— Ils nous ont vus, dit Eva.

Stan plissa les yeux. Sur le chemin de ronde, une silhouette agissait quelque chose — un chiffon, peut-être, ou une veste.

— Le signal de Thibault.

— Toujours le même depuis trois ans.

— Il dit que ça porte mieux que les autres.

— Il a raison, dit Eva. Ça porte mieux.

Le side-car entama la montée. La route ici était mieux entretenue — les gens d'Ambert y veillaient, c'était leur seule vraie sortie vers les plaines. Des pierres avaient été disposées dans les ornières les plus profondes, du gravier tassé dans les virages. Un travail patient, collectif, qui ne payait pas de mine et représentait des centaines d'heures de travail.

Stan rangea le MP40 sous le siège.

— T'as compté ? demanda-t-il.

— Compté quoi ?

— Les kilomètres depuis ce matin sans croiser personne.

Eva réfléchit une seconde — ou fit semblant.

— Deux cent dix-sept.

— Deux cent dix-sept kilomètres.

— Et un chien. Mais il n'avait pas l'air hostile.

— Non, convint Stan. Il avait l'air fatigué.

— Tout le monde a l'air fatigué, en ce moment.

— Sauf nous.

— Sauf nous, dit Eva.

Elle dit ça sans emphase, comme un fait parmi d'autres. Stan regarda ses mains — les siennes, larges, abîmées par les routes et les chargements, exactement comme des mains d'homme qui travaille dehors depuis des années. Il les retourna une fois, puis les posa sur ses genoux.

Les portes d'Ambert s'ouvraient déjà. Et sur le seuil, les bras croisés, Thibault Walton regardait le side-car approcher. Il attendait depuis trop longtemps et ne le dirait jamais.

— Vous êtes en retard, lança-t-il.

— On est dans les temps, dit Eva sans descendre du guidon.

— C'est ce que vous dites toujours.

— Parce que c'est toujours vrai, dit Stan.

Il sauta du side-car et tendit la main. Thibault la serra — brève, ferme, l'accolade de deux hommes qui se font confiance sans en faire la démonstration.

— Tout s'est bien passé ?

Stan jeta un œil sur la plaine en contrebas, plate et silencieuse jusqu'à l'horizon.

— Deux cent dix-sept kilomètres, dit-il. Et un chien fatigué.

Thibault hocha la tête lentement, comme si c'était exactement la réponse qu'il espérait.

— Comment va le petit Pierre ? demanda Eva.

— Pareil qu'hier, j' imagine, répondit l'homme.

Puis il regarda en direction du village.

— Entrez. Clara a fait chauffer quelque chose.

Ambert

Le village avait changé depuis leurs débuts sur cette route.

Pas en mieux, pas en pire — autrement. Les premières années après l'effondrement, Ambert avait ressemblé à ce qu'elle était : un village moyen vidé de sa substance, des commerces fermés, des rues où les gens rasaient les murs avec cette façon particulière de marcher des gens qui ont peur et ne veulent pas le montrer. Maintenant, il y avait du bruit. Pas le bruit d'avant — pas les moteurs, pas les écrans, pas cette rumeur électronique permanente qui avait accompagné toute une civilisation sans que personne ne l'entende vraiment. Un autre bruit. Plus ancien. Des mar-teaux, des scies, des voix qui s'interpellaient d'une fenêtre à l'autre.

Ils laissèrent le side-car près de la porte nord et entrèrent à pied.

Thibault les précédait d'un demi-pas — sa façon habituelle de guider sans en avoir l'air — en saluant les gens qu'ils croisaient d'un hochement

de tête bref, économique, celui d'un homme que tout le monde connaît et qui a depuis longtemps renoncé à s'en étonner.

Le premier à les intercepter fut Ferroud.

Il sortit de son atelier comme s'il les guettait depuis le matin — ce qui était probablement le cas. Un homme de cinquante ans, les mains perpétuellement noires de suie, tablier de cuir épais, lunettes de soudeur remontées sur le front.

— Clampin. T'as ce que je t'ai demandé ?

Stan posa le side-car mental qu'il portait en permanence — l'inventaire complet de ce qu'ils transportaient, de ce qu'ils avaient promis, de ce qu'ils devaient encore.

— Roulements à billes, dit-il. Douze unités, calibre 6205. Récupérés à Saint-Étienne, entrepôt de la zone industrielle nord, troisième allée à gauche en entrant.

Il sortit un sachet de toile de la besace et le tendit à Ferroud, qui l'ouvrit, compta, palpa chaque roulement avec le soin d'un bijoutier.

— Y'en a treize.

— Je sais. Le treizième est fêlé. Je te le laisse quand même, tu verras ce que tu peux en faire.

Ferroud grogna — ce qui, chez lui, valait un remerciement.

— Et le câble de frein ?

— La semaine prochaine. J'ai une piste sur Issoire.

— T'as dit ça le mois dernier.

— Le mois dernier, la piste était coupée. Maintenant elle est juste difficile. C'est différent.

Ferroud remit ses lunettes sur son front dans l'autre sens — un tic qui signifiait qu'il acceptait la réponse sans être convaincu — et disparut dans son atelier.

Ils avancèrent de vingt mètres.

Une femme d'une quarantaine d'années se détacha d'un groupe, les mains croisées devant elle avec cette tension particulière des gens qui ont une question et qui ont peur de la réponse.

— Madame Aubert, dit Eva avant qu'elle parle.

La femme s'arrêta.

— Vous avez des nouvelles de Julien ?

Eva n'avait pas sorti de carnet. Elle n'en avait jamais besoin.

— Votre fils va bien. Il est à Brioude maintenant — il a rejoint le groupe de Marchand, ils ont ouvert un atelier de tissage dans l'ancienne école primaire. Il a demandé qu'on vous dise qu'il a assez à manger et que le toit ne fuit pas.

Madame Aubert ferma les yeux une seconde.

— C'est tout ?

— Il a dit aussi : « dis-lui que je pense à son gratin. »

La femme eut un sourire qui dura exactement le temps qu'il fallait, puis elle hocha la tête et s'en alla sans ajouter un mot. Comme si en dire plus aurait risqué de défaire quelque chose.

Stan regarda Eva.

— Le gratin.

— Elle sait ce que ça veut dire.

— Je sais. Je constate juste que tu as mémorisé « dis-lui que je pense à son gratin » parmi les dix-huit messages que tu transportes en ce moment.

— Vingt-deux, dit Eva. Et oui.

Ils continuèrent.

Un vieux menuisier leur montra une table qu'il avait construite — pas pour la vendre, juste pour la montrer — avec du bois récupéré dans une maison abandonnée en contrebas. Il voulait savoir si les gens des autres villages faisaient pareil ou s'ils trouvaient d'autres solutions. Stan lui dit ce

qu'il savait. L'homme hocha la tête avec la satisfaction de quelqu'un qui apprend qu'il n'est pas le seul à avoir eu la même idée.

Un gamin d'une dizaine d'années, Rémi, courut vers eux, s'arrêta net à deux mètres comme s'il avait freiné des quatre fers.

— C'est vous, les colporteurs ?

— C'est nous, dit Stan.

— Mon père dit que vous avez peut-être des piles.

— Ton père a raison. Quel format ?

Le gamin réfléchit intensément.

— Les grosses.

Stan ouvrit la besace latérale, en sortit trois piles D.

— Les grosses. C'est pour quoi faire ?

— Une radio. Mon père dit qu'il entend des voix dessus, des fois. La nuit.

Stan et Eva échangèrent un regard bref — si bref que le gamin ne le vit pas.

— Des voix, dit Stan. Ton père sait d'où elles viennent ?

— Non. Mais il dit que ça ressemble à des gens qui parlent normalement. Pas comme nous.

— Pas comme vous.

— Ouais. Comme si chez eux, tout allait bien.

Il prit les piles, les serra dans son poing, et repartit en courant.

Stan resta immobile une seconde.

— Eva.

— J'ai entendu, dit-elle.

— C'est la troisième fois ce mois-ci.

— Je sais.

Thibault, qui avait tout écouté sans intervenir, se retourna vers eux.

— La troisième fois que quoi ?

Stan ramassa sa besace.

— Qu'on entend parler de cette radio, dit-il. On va avoir besoin d'en savoir plus.



La maison du docteur était la plus grande du village. Pas parce qu'ils l'avaient exigé, mais parce que les circonstances l'exigeaient. Le rez-de-chaussée était consacré à l'activité médicale : pharmacie de fortune, salle de consultation, salle d'attente. Tout ce qu'il fallait pour un petit hôpital de campagne.

Clara les attendait sur le pas de la porte, les bras croisés, le sourire aux lèvres.

— Je suis si heureuse de vous voir, lança-t-elle à l'attention du jeune couple de colporteurs.

Stan lui rendit son accueil d'un petit signe de main. Eva, d'un sourire.

— J'ai tout ce qu'il vous faut pour passer l'hiver, dit cette dernière en brandissant une besace bien remplie. Une pharmacie qui n'avait pas encore été dévalisée.

— On a mis deux jours pour y rentrer, fit Stan, avec un sourire empreint d'une certaine fierté.

Clara émit un petit rire.

— Ce n'était pas pour cela que j'étais contente de vous voir, les jeunes. Mais on apprécie. Vous le savez.

Ils entrèrent dans la maison après avoir salué leur hôtesse comme il se devait.

Une odeur de lièvre mijotait depuis la cuisine.

— Un cadeau d'un patient de Thibault, dit Clara.

— Le vieux Grégoire, ajouta celui-ci. Il n'a pas son pareil pour le gibier.

— Et comment va sa jambe ? demanda Eva.

— Il vous sera éternellement reconnaissant pour l'anti-inflammatoire que vous avez ramené il y a six mois.

Stan et Eva se regardèrent en souriant.

— Mais on reparlera de tout cela demain, dit Clara. Le village attendait votre visite — il attendra bien une nuit de plus. Ce soir, vous êtes nos invités. Votre chambre vous attend à l'étage. Je vais faire chauffer de l'eau. Nous avons récupéré une vieille baignoire. Je pense que vous apprécierez.

— C'est un message déguisé ? demanda Stan, mi-sérieux, mi-amusé.

Ils se regardèrent tous, et éclatèrent de rire.

Ce soir-là, Stan et Eva racontèrent leurs différents voyages, et Thibault et Clara les dernières rumeurs qui venaient de la vallée, autour d'un lièvre préparé avec soin par la maîtresse de maison.

La soirée fut bonne.

Plus tard, dans le couloir du premier étage, Stan s'arrêta devant la fenêtre qui donnait sur la plaine. Il faisait nuit noire en bas — pas une lumière, pas un mouvement. Juste le vent dans les herbes.

Eva s'arrêta à côté de lui.

— Tu penses à la radio, dit-elle.

— Le gamin a dit « comme si chez eux, tout allait bien ».

— Je sais.

— Des gens qui parlent normalement. La nuit.

Eva ne répondit pas immédiatement. Elle regardait la plaine elle aussi, avec cette façon qu'elle avait de sembler regarder plus loin que ce qui était visible.

— Demain, dit-elle enfin.

— Demain, convint Stan.

Ils rentrèrent dans leur chambre sans ajouter un mot. La maison était silencieuse, et quelque part dans la cuisine, les dernières braises du feu de bois finissaient de mourir.



Sur la place du marché, comme à chaque fois que les deux colporteurs arrivaient, l'activité était fébrile.

Les habitants venaient à leur rencontre l'un après l'autre — avec des marchandises à échanger, des demandes pour du petit matériel, des nouvelles de proches partis ou perdus de vue depuis l'effondrement. Un rituel rodé, presque cérémoniel, qui durait toujours l'après-midi entier et se terminait invariablement avec l'impression que personne n'avait eu assez de temps.

Cela faisait longtemps qu'il n'y avait plus d'électricité dans la vallée. Les centrales s'étaient arrêtées quelques mois après le grand effondrement — ce qui avait eu pour effet de précipiter les choses, comme si la lumière électrique avait été le dernier lien visible avec le monde d'avant, et que son absence avait convaincu les gens que c'était vraiment fini.

Tout le monde avait en mémoire les scènes de réfugiés qui quittaient les villes pour les campagnes, le grand désordre qui avait suivi, puis l'épidémie de grippe qui avait balayé les campagnes et vidé les villages en quelques mois. Personne ne pouvait le dire précisément, mais la population mondiale avait dû chuter de façon drastique cette première année catastrophique.

Seuls quelques individus, comme Stan et Eva, pouvaient aller et venir librement sans risque de contaminer les populations — pour une raison que personne n'avait encore su expliquer clairement. Même Thibault, en l'absence d'outils d'analyse fonctionnels, devait se contenter d'en faire le constat et de hausser les épaules.

— Tenez, monsieur Stan, fit un jeune homme d'une vingtaine d'années en tendant un bidon rouge. J'ai récupéré ça l'autre jour, dans une voiture au fond d'un fossé. Du côté de Karzac. Il est plein.

Stan le regarda.

— Tu sais que ce n'est pas prudent d'aller aussi loin, Rémi.

Le jeune homme baissa légèrement la tête, avec l'expression de celui qui savait exactement ce qu'on allait lui dire.

— Ne le dites pas à ma mère, hein ?

Stan lui fit un clin d'œil, puis sortit de la besace une demi-douzaine de revues automobiles — des numéros qui dataient d'avant l'effondrement, les pages un peu gondolées par l'humidité mais encore lisibles. Rémi les prit avec le soin qu'on réserve aux objets rares, promit d'en trouver d'autres, et s'éloigna avec le sourire de quelqu'un qui avait fait une bonne affaire.

L'après-midi s'étira ainsi, rythmé par les échanges, les demandes, les nouvelles transmises de village en village. Quand le soleil commença à descendre sur les remparts, la place se vida progressivement, et Clara s'approcha d'Eva.

— Dis-moi, Eva... pourquoi ne restez-vous pas ?

Eva la regarda.

— Pardon ?

— Je veux dire — tout le monde vous apprécie ici. Le village grandit. Vous pourriez vous installer. Nous aurions besoin de jeunes comme vous. Vous savez ce que je veux dire.

Eva sourit doucement.

— Merci, Clara. Vraiment.

Il y eut un silence.

— Mais nous sommes plus utiles sur les routes que dans une maternité.

Clara la regarda un long moment sans répondre. Pas avec tristesse — avec cette façon qu'ont les gens intelligents d'accepter une réponse qu'ils ne comprennent pas tout à fait mais qui leur semble juste.

— Vous repartez demain, alors.

Eva tourna les yeux vers Stan, qui était en train de négocier sérieusement une pompe à vélo contre un caillou présenté comme porte-bonheur par son propriétaire, les bras croisés, l'air convaincu.

— Oui, dit-elle. Je pense que c'est mieux ainsi.

Bon chien

La route qui descendait vers la vallée n'était plus vraiment une route.

Les premières années, quelqu'un avait encore entretenu le bas-côté, taillé les branches qui débordaient, rebouché les ornières les plus profondes. Maintenant la végétation avait repris ses droits avec cette patience silencieuse qui caractérise les choses vivantes face aux choses construites. Le goudron disparaissait par plaques sous la mousse. Des arbustes poussaient au milieu de la chaussée, jeunes et obstinés, comme si la route elle-même leur avait demandé de venir.

Eva négocia la descente au ralenti, le side-car penché dans les virages.

— Elle a eu le message ? demanda Stan.

— Clara me l'a confirmé hier soir. Elle lui a envoyé Rémi il y a trois semaines.

— Et ?

— Et Rémi est revenu avec une part de tarte aux pommes et un refus poli mais définitif.

Stan hocha la tête. C'était exactement ce qu'il aurait répondu à la place de la vieille Hortense.



Le hameau de Combe-Basse comptait encore sept maisons — enfin, sept bâtiments qui avaient été des maisons. Trois s'étaient effondrés partiellement depuis l'effondrement, leurs toitures cédant sous le poids des hivers sans entretien. Les quatre autres tenaient encore, avec cette dignité fatiguée des vieilles constructions en pierre qui ont traversé des siècles de pire.

Hortense Pradel habitait la dernière au fond — la plus petite, la mieux orientée, celle qui recevait le soleil du matin jusqu'au milieu de l'après-midi. Quatre-vingt-deux ans, un dos légèrement voûté que démentaient

des yeux vifs et un caractère qui avait manifestement décidé de ne pas vieillir avec le reste.

Elle les attendait sur le pas de la porte, les bras croisés, une cuillère en bois à la main.

— Vous êtes en retard, dit-elle.

— On est dans les temps, dit Eva.

— C'est ce que vous dites toujours.

Stan sourit. La formule fonctionnait dans tous les villages.

— Clara vous a fait dire qu'elle vous réserve la chambre du bas, lança-t-il en descendant du side-car. Celle avec la fenêtre sur le jardin. Elle a pensé à tout.

Hortense l'arrêta d'un geste de sa cuillère.

— Clara est une femme admirable. Et la réponse est non.

— Hortense—

— Non, Stanislas. Je suis bien ici. J'ai mon jardin, mon bois pour l'hiver, et ma gardienne. Je n'ai besoin de rien d'autre.

Comme pour confirmer, un aboiement bref retentit depuis l'intérieur, suivi d'un bruit de pattes sur le carrelage. Taïga apparut dans l'encadrement de la porte — une border collie au pelage noir et blanc, les oreilles dressées, les yeux dorés et attentifs qui évaluèrent Stan et Eva avec la précision d'un scanner. Puis elle s'écarta pour les laisser entrer, comme si elle venait de prendre une décision administrative.

— Elle vous a reconnus, dit Hortense. C'est bon signe.



La soupe était ce qu'une soupe devait être dans ce monde — épaisse, chaude, avec des légumes du jardin et un fond de lard fumé qu'Hortense gardait pour les occasions. Ils mangèrent à la table de la cuisine, sous la lumière d'une lampe à huile, pendant qu'Hortense leur donnait des nouvelles du hameau avec la régularité d'un rapport de situation.

— Le toit de la maison Combiér a encore bougé. Je vais avoir besoin d'une bâche pour l'hiver si vous en trouvez une. Pas pour moi — pour le matériel que j'y stocke.

— On notera, dit Eva.

— Et la source est bonne cette année. Meilleure qu'avant, même, si c'est possible. Je ne sais pas ce que ça veut dire mais ça me plaît.

Taïga était couchée près du feu, la tête posée sur ses pattes avant, les yeux mi-clos. Mais Stan avait remarqué, dès leur entrée, qu'elle revenait régulièrement vers un angle de la pièce — une vieille caisse en bois tapissée d'une couverture pliée, posée près du buffet, à l'écart des courants d'air.

Il attendit qu'Hortense resserve la soupe pour se lever et s'approcher.

Dans la caisse, contre le flanc chaud de la couverture, un chiot dormait.

Tout petit. Noir avec une tache blanche en étoile sur le front, les pattes repliées sous lui, le souffle régulier et confiant de quelqu'un qui ne sait pas encore que le monde est compliqué.

— Ils étaient quatre, dit Hortense depuis la table, sans se retourner. Elle avait dû l'entendre s'approcher. — Trois n'ont pas passé la première semaine. Celui-là est resté.

Stan ne dit rien.

— Je ne peux pas le garder, dit-elle. Pas l'hiver qui vient. Je peux nourrir Taïga. Je peux pas nourrir deux chiens.

Le chiot ouvrit un œil — un œil encore un peu flou, avec ce regard des très jeunes animaux qui n'ont pas encore fait le tri entre ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Il regarda Stan. Referma l'œil.

Stan se rassit à table.

Il ne dit rien pendant le reste du repas.



Ils repartirent une heure plus tard, avec deux bocaux de confiture de prunes qu'Hortense leur mit de force dans les mains et la promesse — non tenue depuis trois ans — qu'elle réfléchirait à l'offre de Clara.

— Elle ne montera pas, dit Eva en enfilant ses gants.

— Non, dit Stan.

Il s'arrêta une seconde devant le side-car. Puis il retourna dans la maison.

Eva l'entendit échanger quelques mots avec Hortense — trop bas pour distinguer quoi que ce soit. Puis le silence. Puis ses pas dans le couloir.

Il ressortit avec le chiot calé contre sa poitrine, enveloppé dans un bout de couverture.

Il monta dans le side-car sans regarder Eva. Posa le chiot sur ses genoux. Vérifia que la couverture tenait.

Eva démarra.

Ils roulèrent deux cents mètres sur la route envahie de mousse. Peut-être trois cents. Le moteur ronronnait. Le chiot dormait.

— Il s'appelle comment ? dit Eva.

Stan baissa les yeux sur le petit tas noir et blanc endormi contre lui.

— Je sais pas encore.

— Tu as jusqu'à Chamoir pour trouver.

— C'est suffisant.

Eva ne dit rien d'autre. Elle remit les gaz, et le side-car disparut dans le virage.



6 mois plus tard

— Nemo !

Stan lança un sifflet bref, deux notes, le signal qu'ils avaient mis trois semaines à établir et que le chien avait compris en deux répétitions.

Les broussailles au bord de la route frémirent. Puis s'ouvrirent.

Le border collie surgit comme une fusée noire et blanche, la tache en étoile sur le front visible même à cette distance, un lièvre mort serré dans la gueule avec la précision propre de quelqu'un qui sait exactement où mettre les dents. Il parcourut les dix mètres qui le séparaient du side-car en quelques foulées, bondit sur le marchepied, atterrit sur les genoux de Stan avec l'élégance désinvolte d'un animal qui n'a jamais douté de sa réception, et déposa le lièvre entre les pieds de son maître.

Puis il s'assit, la langue pendante, les yeux dorés levés vers Stan avec cette expression des border collies qui ressemble trop à de la fierté pour qu'on puisse l'appeler autrement.

Eva avait le moteur en marche. Elle regarda la scène par-dessus son épaulement.

— Je n'en reviens toujours pas que tu l'aies baptisé comme ça.

Stan caressa les oreilles du chien sans se retourner.

— Et quoi, c'est pas mal non ?

— C'est un peu gros, surtout. J'en connais un qui apprécierait l'ironie.

Elle pointa l'index vers le ciel — pas le ciel d'Auvergne, pas les nuages bas de novembre. Quelque chose au-delà.

Stan baissa les yeux sur Nemo, qui haletait avec la satisfaction tranquille d'un chien qui a bien travaillé.

— Laisse-le où il est. Il a choisi sa vie. Moi j'ai la mienne.

Eva ajusta ses lunettes, souffla une fois par le nez, secoua légèrement la tête — ce mouvement précis qu'elle réservait aux situations où elle avait quelque chose à dire et décidait de ne pas le dire maintenant.

— Compte sur moi pour lui raconter.

Stan sourit. Il ramassa le lièvre, l'enveloppa dans le vieux sac de toile qu'ils gardaient pour ça, et le glissa dans le coffre du side-car. Puis il se cala dans son siège, Nemo toujours sur les genoux, et posa une main sur le flanc du chien.

— Tu n'imagines pas le plaisir que j'aurais à le faire moi-même.

Nemo aboya une fois — bref, sonore, définitif, comme quelqu'un qui ponctue une conversation à laquelle il a tout suivi.

Eva démarra.



La route entre Brioude et Blesle n'était plus qu'une cicatrice grise serpentant à travers les champs en friche.

Eva conduisait plus lentement que d'habitude — les ornières étaient profondes et le side-car lourdement chargé après un troc fructueux à Brioude. Stan avait le MP40 en travers des genoux, canon vers le bas, mais le doigt près du pontet. Nemo, couché à ses pieds, avait les oreilles dressées depuis le dernier virage.

— Tu sens quelque chose ? murmura Stan.

Le chien grogna sourdement, sans lever les yeux.

Ils apparurent au virage suivant.

Quatre hommes. Sales, mal rasés, armés de fusils de chasse et d'une carabine à lunette. Ils barraient la route avec une vieille charrette renversée — pas improvisé, pas spontané. Quelqu'un avait choisi cet endroit. Quelqu'un avait réfléchi à l'angle, à la visibilité, à la distance de réaction.

L'un d'eux, barbu, le visage creusé par quelque chose qui n'était pas que la faim, leva la main.

— Halte. Colporteurs, hein ? On connaît votre réputation.

Eva coupa les gaz mais laissa le moteur tourner au ralenti. Stan se redressa lentement, sans brusquerie.

— On n'a pas grand-chose, dit-il. Quelques outils, de la nourriture pour la route. On partage volontiers si besoin.

Le barbu ricana — le rire de quelqu'un qui a décidé depuis longtemps que la générosité était une forme de stupidité.

— On veut tout. Le side-car, les armes, les marchandises. Vous descendez gentiment, on vous laisse peut-être la vie.

Nemo s'était levé, les babines retroussées, le regard fixé sur le barbu avec cette précision froide des animaux qui ont identifié la menace principale.

Eva parla sans tourner la tête, la voix égale.

— Stan. À trois.

— Deux, dit Stan.

— Trois.

Le premier coup de feu ennemi claqua — trop haut, trop précipité. La balle siffla au-dessus du side-car.

Stan tira une courte rafale contrôlée. Deux hommes s'effondrèrent. Eva toucha le barbu à l'épaule d'un tir précis qui n'avait rien d'accidentel. Nemo fut sur le quatrième en une fraction de seconde, crocs plantés dans l'avant-bras, et l'homme hurla en lâchant sa carabine.

Le barbu était à genoux, la main sur son épaule, haletant.

Stan s'approcha, MP40 toujours pointé. Il les regarda — le barbu, l'homme au genou, l'homme dont Nemo gardait encore le bras entre ses mâchoires sans serrer davantage, en attente d'un signal.

— Nemo. Laisse.

Le chien recula d'un pas et s'assit. L'homme s'effondra sur le côté, tremblant.

Stan fouilla dans la besace latérale du side-car et en sortit un petit paquet de toile. Il le posa à trois mètres des blessés — ni trop près pour paraître naïf, ni trop loin pour être inutile.

— Là-dedans, il y a de quoi nettoyer les plaies et bander. Pas assez pour vous guérir complètement. Assez pour que vous ne mouriez pas cette nuit. Le reste dépend de vous.

Le barbu le regarda, la main pressée sur son épaule ensanglantée. Quelque chose passa dans ses yeux — pas de la gratitude, pas encore, peut-être jamais. Plutôt de l'incompréhension.

— Pourquoi ? cracha-t-il.

Stan haussa légèrement les épaules.

— Parce que le monde est déjà assez mort comme ça.

Il recula lentement vers le side-car, sans tourner le dos.

— Si on vous recroise en train de faire la même chose, on ne sera pas aussi généreux.

Nemo grogna une dernière fois — pour la forme, semblait-il — puis sauta à sa place dans le side-car et posa sa tête sur les genoux de Stan avec la nonchalance d'un professionnel qui a fini sa journée.

Eva remit le moteur en route. Elle ne dit rien. Mais son regard sur Stan, une seconde, disait plusieurs choses à la fois.

Ils repartirent sur la route défoncée, laissant derrière eux deux morts, deux blessés, et un paquet de toile posé sur le goudron fissuré.



La ferme était silencieuse sous la lune montante.

Eva avait allumé un feu discret dans la grande cheminée de la salle commune — assez pour chasser le froid des pierres, pas assez pour être vu de loin. Stan nettoyait le MP40 à la lueur d'une lampe à huile, les gestes méthodiques de quelqu'un qui fait ça depuis assez longtemps pour ne plus avoir besoin d'y penser. Nemo dormait près de l'âtre, les pattes agitées par des rêves de poursuite.

Eva posa deux bols de soupe épaisse sur la table bancale et s'assit en face de Stan. Elle le laissa finir ce qu'il faisait avant de parler.

— Tu leur as donné le paquet.

— Ils allaient crever lentement, dit Stan sans lever les yeux. Je n'ai pas envie de porter ça.

— Je ne te reproche pas la décision. Je te dis ce qu'elle va coûter.

Il leva les yeux.

— Le barbu t'a regardé. Il a regardé le side-car, les sacoches, le chien. Il a tout enregistré. Dans une semaine, quelqu'un saura à quoi on ressemble, ce qu'on transporte, et que si on tire, on soigne après.

Stan posa le chiffon.

— Ou quelqu'un saura qu'on tire juste et qu'on n'achève pas pour le plaisir. Parfois c'est une meilleure réputation que celle de tueurs.

Eva secoua légèrement la tête.

— C'est pas la réputation qui m'inquiète.

Elle hésita une seconde — ce qui, chez Eva, était suffisamment rare pour que Stan le remarque.

— Le type à la carabine. Il avait un brassard. Un morceau de tissu rouge avec un symbole noir. Je l'ai déjà vu, il y a deux mois, près de Saint-Flour. Sur quelqu'un d'autre.

Stan posa le MP40.

— Tu ne m'en avais pas parlé.

— Je n'étais pas sûre. Maintenant je le suis.

Le feu craqua. Nemo remua dans son sommeil sans se réveiller.

— Ce n'est plus des opportunistes isolés, dit Eva. Quelqu'un organise. Quelqu'un recrute, équipe, déploie. Et ce quelqu'un a décidé que les routes devaient lui appartenir.

Stan réfléchit un moment.

— Et les colporteurs qui refusent de se soumettre deviennent un problème.

— Exactement.

Il se passa une main sur le visage, fatigué.

— Alors on change de circuit pendant quelque temps. On évite Brioude. On passe par le Haut-Pas ou directement sur Trouillère.

Eva regarda les flammes.

— Et s'ils nous cherchent ?

Stan posa une main sur la tête de Nemo, qui s'était recouché contre sa jambe.

— Alors on sera prêts. On a nos points de chute. On a nos règles. Et on a encore des choses pour lesquelles se battre.

Eva le fixa longuement, puis hocha la tête.

Nemo releva soudain la tête, les oreilles pointées vers la porte. Stan posa la main sur son arme. Eva souffla la lampe.

Silence. Juste le vent dans les grands chênes.

Puis Nemo se recoucha, soupira, et referma les yeux.

Eva ralluma la lampe.

— Il y a autre chose, dit Stan.

Eva attendit.

— La radio. Le brassard rouge. Des pillards organisés qui nous connaissent par réputation. Tout ça dans le même mois.

— Je sais.

— Ça fait beaucoup de coïncidences.

— Oui, dit Eva. Ça en fait beaucoup.

Elle ramassa son bol, souffla dessus, but une gorgée.

— On mange. On dort. Demain on a une longue route.

Stan la regarda un moment, puis fit de même.

Dehors, le vent se levait dans les chênes — pas menaçant, juste présent, comme quelque chose qui attendait patiemment son heure.

Havre de paix

Le petit village de Trouillère était une étape obligée.

Il avait l'avantage, pour Eva, de proposer une maison en état suffisant pour y passer du temps. Et pour Stan, d'offrir une vue sur toute la vallée — dégagée, silencieuse, avec ce sentiment particulier d'être au-dessus du monde sans lui avoir tourné le dos.

Les derniers kilomètres étaient les plus difficiles. La route — si on pouvait encore appeler ça une route — montait en lacets serrés, envahie par les herbes et les ronces qui avaient une fâcheuse tendance à pousser exactement là où on ne les voulait pas. Eva faisait de son mieux pour les

éviter, le side-car tressautant à chaque ornière, et Nemo protestait à chaque soubresaut avec cette indignation de principe des animaux qui savent très bien qu'on ne peut rien y faire.

Ils finirent, comme à chaque fois, par y arriver.

— Un jour, ça deviendra impossible, dit Stan en descendant.

— Ce jour-là n'est pas pour aujourd'hui, répondit Eva en retirant son casque.

Nemo avait déjà sauté du side-car et parcourait les ruelles du vieux village médiéval en remuant la queue, le nez au ras du sol, cataloguant méthodiquement toutes les odeurs de gibier que l'endroit avait à offrir.

— Je pense qu'on devrait se trouver un autre point de chute, dit Stan.

— Je ne suis pas certaine que Nemo soit de cet avis.

Stan regarda le chien disparaître dans une venelle, la tache en étoile encore visible dans la pénombre. Il avait tort, évidemment. Cet endroit était le leur — loin des villages occupés, loin des routes principales, assez haut pour voir venir, assez caché pour ne pas être trouvé facilement. L'endroit idéal pour passer l'hiver quand les routes devenaient impraticables et que le reste du monde devenait trop pesant.

Stan ouvrit la porte de la grange à l'entrée du village et y poussa le side-car. À l'intérieur, il y avait tout un atelier — pièces de rechange, pneus, outils, bidons d'huile et d'essence de toutes dimensions, classés avec le soin méticuleux de quelqu'un qui sait que dans ce monde, l'improvisation coûte cher. Le fruit de plusieurs années à parcourir les routes et à ramasser ce qui pouvait encore servir.

Il commença à décharger les sacs, vider le coffre, et posa le MP40 sur l'établi avec le geste automatique d'un homme qui pose une chose lourde et apprécie de ne plus la porter.

Eva, elle, n'entra pas dans la grange.

Elle remonta la petite ruelle principale, bifurqua dans une venelle latérale — les anciens habitants de Trouillère avaient eu le génie de

construire leur village comme un labyrinthe, chaque ruelle en cachant une autre, chaque angle ouvrant sur une surprise. Les éventuels assaillants s'y perdaient. Elle, jamais.

La clé était sous la pierre plate à gauche de la porte, là où ils la laissaient toujours.

La maison était fraîche à l'intérieur — pas froide, fraîche, avec cette odeur de pierre ancienne et de bois sec qui lui plaisait. Elle fit le tour rapide des pièces, vérifia que tout était comme ils l'avaient laissé, puis pensa à Nemo.

Elle prit quelques bûches dans la réserve et entreprit d'allumer un feu dans l'âtre. Le chien dormait dehors par tous les temps, mais il méritait bien une soirée au chaud. Elle ne put s'empêcher de sourire en s'activant — Stan et son chien. Vraiment. Qu'est-ce qui lui avait pris.

Une heure plus tard, les deux compères entrèrent dans la maison.

Le feu crépitait. Stan s'arrêta un instant dans l'encadrement de la porte, regarda les flammes, et ne dit rien — mais Eva savait reconnaître l'expression d'un homme qui apprécie quelque chose sans savoir comment le formuler.

Elle était dans la cuisine.

— Tu as faim ?

— Non, ça va.

— Arrête. Ça fait des semaines que tu n'as pas mangé.

— Toi non plus, je te signale.

Un silence bref — celui de deux êtres qui viennent de dire quelque chose de vrai et qui décident d'un commun accord de ne pas s'y attarder.

Nemo grogna depuis le couloir. Eva l'appela.

— Allez, viens, bon chien. Regarde ce que je t'ai préparé. Même si ton maître n'en veut pas, moi j'ai pensé à toi.

Stan sourit.

— Je mets la table sur la terrasse ?

— J’y compte bien.

La soirée fut exceptionnelle.

Pour la première fois depuis des mois, ils prirent le temps — le vrai temps, pas celui qu’on vole entre deux étapes. Le temps de s’asseoir, de respirer, d’écouter le silence de la montagne. Nemo était couché entre leurs deux chaises, le ventre plein, les yeux mi-clos, parfaitement heureux.

De l’autre côté de la vallée, Ambert n’était plus qu’un petit point lumineux dans le noir — fragile, obstinée, vivante.

Eva le regarda longtemps sans rien dire.

— On repart quand ? demanda-t-elle enfin.

— Demain, dit Stan.

Il marqua une pause.

— Ou après-demain.



Stan avait passé les deux semaines suivantes dans son atelier. Nemo ne l’avait pas quitté d’une semelle.

Eva, elle, en avait profité pour dévorer un livre — récupéré lors d’une de ses explorations précédentes, comme la plupart de ceux qu’elle possédait. Il faut dire qu’elle en avait toute une collection. L’une des pièces de la maison avait été transformée en bibliothèque au fil des passages : des rayonnages improvisés avec des planches et des briques, les livres soigneusement classés par auteur, par genre, par ordre de lecture envisagé. Un système que personne d’autre qu’elle n’aurait pu déchiffrer, et qui lui convenait parfaitement.

Elle avait entamé le cycle des fourmis de Bernard Werber.

Elle ne pouvait s’empêcher de penser que même ici — même dans ce monde effondré, même pendant que les hommes s’organisaient en villages fortifiés et apprenaient à faire du feu sans allumettes — les fourmis avaient continué. Imperturbables, méthodiques, indifférentes aux catas-

thropes humaines. Une civilisation entière qui prospérait dans les recoins du monde sans demander la permission à personne.

Elle trouvait ça fascinant. Et, quelque part, rassurant.

Elle s'était installée sur la terrasse avec une chaise de cuisine et un plaid récupéré dans l'une des maisons abandonnées du village, les pieds posés sur le muret bas, le livre ouvert sur les genoux. Le soleil de novembre était froid mais présent — le genre de soleil qui ne réchauffe pas vraiment mais qui donne l'illusion d'essayer.

De temps à autre, elle voyait passer Stan dans les ruelles en contrebas, presque toujours précédé par Nemo qui explorait les angles avec cette énergie systématique des border collies en mission. Visiblement, il avait entrepris un chantier — quelque chose d'important, à en juger par ses allers-retours entre la grange et le fond du village. Elle avait eu la délicatesse de ne pas lui demander de quoi il s'agissait. Il le dirait quand il serait prêt.

Depuis l'arrivée de Nemo dans leur vie, les choses avaient changé subtilement. Pas en grande pompe — rien ne changeait en grande pompe dans leur existence — mais dans les petits rythmes. Ils avaient pris l'habitude d'organiser de vrais repas, assis, à heure fixe. Pas tant pour ce qu'il y avait dans l'assiette que pour le fait d'avoir un moment délimité, un cadre, une pause convenue d'avance. Le chien servait de prétexte commode à ce que ni l'un ni l'autre n'aurait su demander directement.

C'était le bon moment pour ralentir, de toute façon. L'hiver approchait — Stan l'avait dit, et il avait rarement tort sur ce genre de choses — et l'état des routes n'irait pas en s'améliorant. Les villages avaient commencé à s'organiser de façon admirable. Le fait des distances avait considérablement réduit les tensions. Les maladies graves s'étaient raréfiées, ou du moins leurs issues les plus dramatiques.

Le monde apprenait, lentement, à vivre autrement.

Eva poussa un soupir — pas de lassitude, plutôt de ces soupirs qui échappent aux gens quand ils réalisent qu'ils se sentent bien et que ça les surprend un peu.

En bas, dans une ruelle, le sifflement de Stan retentit — deux notes brèves, le signal habituel. Nemo lui répondit par un aboiement sonore, et le silence revint, ponctué par le bruit lointain de quelque chose qu'on cloue ou qu'on assemble.

Eva sourit et tourna une page.

Elle était heureuse de le voir heureux. À sa manière.



Ce matin-là, Stanislas s'était levé tôt. Eva dormait encore.

Cela faisait partie du contrat — pas un contrat écrit, pas une règle formulée, juste une de ces habitudes qui s'installent quand deux êtres partagent un espace assez longtemps. Des cycles de sommeil réguliers. Une façon bien humaine de ralentir le rythme. De s'adapter à cette nouvelle vie.

Nemo avait pris soin de ne pas aboyer en le voyant débouler dans la cuisine. Il leva juste la tête depuis son panier, les yeux dorés mi-clos, avec l'expression de quelqu'un qui est réveillé depuis un moment mais qui avait décidé de ne pas le montrer.

— Chhhut, dit Stan à voix basse. Laissons-la dormir.

Le chien battit de la queue une fois, sobrement, comme quelqu'un qui approuve une décision raisonnable.

Stan prit un morceau de jambon séché dans la réserve — récupéré lors d'un troc à Ambert, deux mois plus tôt — et le lança à Nemo qui l'attrapa sans effort et en fit son affaire en trois secondes chrono. Stan le regarda mâcher avec la satisfaction de quelqu'un qui nourrit quelque chose. Puis il coupa un deuxième morceau. Le retourna entre ses doigts. Et l'avalala.

Il se fit la réflexion qu'ils devraient s'organiser de vrais petits-déjeuners. Pas seulement des repas du soir — des matins aussi, avec de la tenue,

une table mise, quelque chose de chaud. Mais le café était devenu une denrée quasi inexistante dans la vallée, et pour les œufs frais, il faudrait un poulailler, et pour le poulailler il faudrait le temps, et le temps était la seule chose qu'ils n'avaient jamais vraiment en excès.

Il enfila ses bottes et descendit à l'atelier. Nemo le précéda dans la ruelle, trotinant avec cette assurance des animaux qui connaissent la route par cœur et savent très bien où va se rendre leur maître.

Stan jeta un dernier coup d'œil au soleil levant — pâle, froid, à peine sorti de derrière les crêtes — et ne s'attarda pas. C'était un jour spécial. Il n'avait pas de temps à perdre.



Dans le fond de l'atelier, le side-car dormait sous sa bâche. Il n'y avait pas touché depuis qu'ils étaient rentrés — un mois et demi, peut-être deux, il ne comptait plus vraiment les jours. Eva s'en chargeait, avec sa précision habituelle. Il aurait tout l'hiver pour s'occuper de la machine. Ce matin, il avait d'autres priorités.

Il se tourna vers son établi.

Le résultat de trois semaines de travail était là, démontable en trois parties, prêt à être transporté. Il en était assez fier — pas avec vanité, plutôt avec la satisfaction tranquille d'un homme qui a résolu un problème difficile avec des moyens limités. Le plus compliqué avait été la toile. Il avait fini par la trouver dans l'une des maisons les plus écartées du village, une de celles qu'ils n'avaient jamais vraiment pris le temps d'explorer complètement. La mousse venait des draps d'une autre maison. Les lattes de bois de la grange du fond.

Nemo aboya depuis le seuil.

— Oui, oui. Va chasser, toi.

Le chien disparut dans la ruelle. Stan le regarda partir — la tache en étoile visible une dernière seconde avant que le virage ne l'avale — et sut

qu'il le reverrait dans quelques heures avec un lièvre, une bécasse, ou un bâton de bois selon son humeur.

Il fit deux ou trois allers-retours entre l'atelier et la terrasse, les bras chargés, en faisant le moins de bruit possible. Quand tout fut en place, il s'installa dans la chaise de cuisine, les pieds sur le muret, et attendit.

Sur l'un des coteaux en face, un petit point noir agita sa queue à la lisière d'un fourré. Un bruissement de branches. Un oiseau qui s'échappait. Avec un peu de chance, ils mangeraient de la viande ce midi.

Il entendit un bruissement dans la cuisine. Il sourit et ne se retourna pas.

Eva apparut sur la terrasse, les yeux encore embrumés de sommeil, les cheveux pas encore coiffés, le plaid du salon sur les épaules. Elle s'arrêta.

Pas sur lui. Sur ce qu'il avait installé à côté de la chaise de cuisine.

Un relax en bois — lattes ajustées, inclinaison réglable, galette de mousse recouverte de toile soigneusement tendue. Pas parfait. Solide, utile, fait avec soin. À côté, une petite table de chevet avec son livre posé dessus, à la page où elle l'avait laissé la veille.

Stan regardait toujours le coteau.

— On est quel jour ? demanda-t-il.

Eva mit une seconde à répondre.

— On est dimanche.

— Alors aujourd'hui, on se repose.

Elle se précipita sur le relax, s'y installa, testa l'inclinaison, la testa encore, et finit par adresser à Stan un sourire qui n'avait pas besoin de commentaire. Il lui rendit un clin d'œil sans se retourner.

Puis il se pencha et sortit de la petite caisse, posée entre les deux chaises, un transistor radio à piles.

Eva se redressa.

— Mais... comment ?

— Ça m’a coûté ma collection de BD. Rémi est un petit gars débrouillard — je lui avais passé commande il y a deux mois. Et le père Brossard a fait le reste. Tu savais qu’il était électronicien dans sa vie d’avant ?

— Stan, tu es incorrigible.

Il regarda l’appareil dans ses mains — un vieux transistor robuste, cabossé, réparé avec du ruban adhésif sur un angle, mais entier.

— Je ne l’ai pas encore allumé. J’attendais l’occasion.

Un grattement derrière eux. Un jappement bref. Nemo venait de rentrer par la porte de la cuisine et avait déposé sa prise près de son panier avec la discrétion d’un professionnel.

— C’est l’occasion, dit Eva en récupérant son livre. J’ai toute la journée devant moi.

Stan alluma le poste.

Les piles fonctionnaient. Un souffle d’abord — ce souffle particulier des longues ondes, ce bruit de fond qui ressemble à de la respiration — puis une musique. Lente, reconnaissable, un standard de jazz que ni l’un ni l’autre n’aurait pu nommer précisément mais qui appartenait à une époque où ce genre de chose allait de soi.

Ils se regardèrent.

Quelqu’un, quelque part, émettait. Quelqu’un avait un émetteur, des piles, un studio de fortune, et diffusait de la musique sur les longues ondes un dimanche matin comme si c’était la chose la plus naturelle du monde.

La musique s’arrêta.

Une voix prit le relais — masculine, posée, avec cette diction légèrement trop soignée des gens qui ont décidé de faire de la radio sans en avoir jamais fait.

« Ah, mes amis les auditeurs. J’espère que vous avez apprécié notre programme de ce matin. Rappelez-vous — rien n’est éternel en ce bas monde. Et surtout... rien n’est réel. »

Une pause.

« Et si vous croisez l'un de ces maudits colporteurs — faites comme nous. Tirez à vue. »

La musique reprit. Légère, décontractée, parfaitement indifférente à ce qui venait d'être dit.

Stan et Eva ne bougèrent pas.

Puis les piles rendirent l'âme, et la radio se tut. Le silence revint — le vrai silence de Trouillère, avec le vent dans les pierres et le souffle lointain de la vallée en dessous. Nemo apparut sur le pas de la porte de la cuisine, les regarda l'un après l'autre, et décida sagement d'aller se recoucher.

Stan posa le transistor sur la petite table de chevet. Eva avait refermé son livre sans s'en rendre compte.

— « Rien n'est réel », dit-elle.

— J'ai entendu.

— Et « tirez à vue ».

— Ça aussi.

Un silence.

— On est toujours dimanche, dit Stan.

Eva le regarda.

— Oui.

— Alors on s'occupe de ça lundi.

Il reprit sa position — les pieds sur le muret, les yeux sur le coteau — avec la délibération tranquille d'un homme qui a pris une décision et qui sait qu'elle est bonne.

Eva rouvrit son livre. Trouva sa page. La referma.

— Stan.

— Oui.

— Les piles. Tu en as d'autres ?

Il sortit de la caisse deux jeux de piles neuves et les posa sur la table de chevet sans un mot. Elle les prit. Les rangea dans sa poche.

Et Trouillère continua de souffler dans ses pierres, indifférente, comme elle le faisait depuis huit cents ans.

FIN DE L'EXTRAIT

La suite dans
60 vies
Cycle Stan et Eva, volume 1

humanpowered.be